

Je sais. Je sais qu'il n'y a pas l'Homme et la Femme, mais des femmes et des hommes. Pas de généralités mais uniquement des cas particuliers. Autant de cas particuliers que d'individus. Des

Éric Zemmour

milliards d'histoires pour des milliards d'êtres

le premier sexe

humains sur la terre. Je sais qu'il y a du féminin en l'homme et du masculin en la femme. Je connais mes classiques. Je fus adolescent dans les années 70. Je sais que la recherche d'un type sexuel est suspecte, voire réactionnaire, ou même fasciste, qu'il n'y a pas de sexe, rien que des genres. Flous, forcément flous. Je sais que je ne suis ni un psychanalyste, ni un sociologue. Je sais que je ne suis même pas une femme...

DENOËL

Le Premier Sexe

DU MÊME AUTEUR

Balladur, Immobile à grand pas, Grasset, 1995.

Le Coup d'État des juges, Grasset, 1997.

Le Livre noir de la droite, Grasset, 1998.

Le Dandy rouge, Plon, 1998.

Les Rats de garde, en collaboration
avec Patrick Poivre d'Arvor, Stock, 2000.

L'Homme qui ne s'aimait pas, Balland, 2002.

L'Autre, Balland, Denoël, 2004.

Éric Zemmour

Le Premier
Sexe

DENOËL

**Collection dirigée par
Clara Dupont-Monod**

© *Éditions Denoël, 2006*

*À mes grands-pères,
Mon père,
Mes fils*

1.

Je sais. Je sais qu'il n'y a pas l'Homme et la Femme, mais des femmes et des hommes. Pas de généralités mais uniquement des cas particuliers. Autant de cas particuliers que d'individus. Des milliards d'histoires pour des milliards d'êtres humains sur la terre. Je sais qu'il y a du féminin en l'homme et du masculin en la femme. Je connais mes classiques. Je fus adolescent dans les années 70. Je sais que la recherche d'un type sexuel est suspecte, voire réactionnaire, ou même fasciste, qu'il n'y a pas de sexe, rien que des genres. Flous, forcément flous. Je sais que je ne suis ni un psychanalyste, ni un sociologue, ni un philosophe, ni une journaliste de *Elle* ou *Marie-Claire*. Je sais que je ne suis même pas une femme. Je sais que je ne prépare pas mon offensive idéologique par une batterie d'enquêtes et de sondages. Je sais que les relations entre les hommes et les femmes est le sujet central de la littérature et de l'histoire des idées depuis l'aube de l'Humanité.

Mais je sais aussi que l'homme d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec l'homme qu'incarnait encore un Gabin quand il chantait. Mort il y a trente-cinq ans seulement, Gabin. Un souffle dans l'histoire du monde. Un temps suffisant pour une véritable mutation anthropologique. Un homme qui n'est plus fait de tous les hommes mais qui vaut moins que toutes les femmes. Sur des dialogues d'Audiard, Gabin serait aujourd'hui interdit de séjour. Et Ventura, et Belmondo, et Delon, et les chansons misogynes de Brel : interdits de parole, de gestuelle même. Interdits d'existence. Privé de ses propres mots, l'homme a été peu à peu privé d'une pensée propre.

La machine est rodée. Implacable. D'abord, on ne lui parle que de grands principes, d'universel, d'humanité : il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus de femmes, rien que des êtres humains égaux, forcément égaux, mieux qu'égaux, identiques, indifférenciés, interchangeable. Le discours qui confond ses propres valeurs avec celles de l'humanité est celui de toutes les puissances dominantes, de l'Empire romain jusqu'à la grande nation, du bon temps des colonies jusqu'à l'*american way of life*. Des hommes avec ou sans majuscule au temps d'une société patriarcale. Et puis, dans un second temps, on suggère la supériorité évidente des « valeurs » féminines, la douceur sur la force, le dialogue sur l'autorité, la paix sur la guerre, l'écoute sur l'ordre,

la tolérance sur la violence, la précaution sur le risque. Et tous, hommes et femmes, surtout les hommes, de communier dans cette nouvelle quête du Graal. La société unanime somme les hommes de révéler la « féminité » qui est en eux. Avec une bonne volonté confondante, suspecte, malsaine, les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour réaliser ce programme ambitieux : devenir une femme comme les autres. Pour surmonter enfin leurs archaïques instincts. La femme n'est plus un sexe mais un idéal.

C'est pour comprendre ce qui s'est passé, ce qui nous est arrivé, à nous les hommes, pour ressusciter cette pensée, cette psyché virile, pour révéler le palimpseste sous le parchemin féminin, que j'ai d'abord écrit ce petit livre. Comme un traité de savoir-vivre viril à l'usage de jeunes générations féminisées. Travail d'archéologue bien davantage que de polémiste. Je sais que l'on ne devrait jamais suivre ses mauvais instincts. Mais je ne suis qu'un homme.

Nous étions perdus. La voiture revenait sans cesse au même carrefour. Le soleil descendait lentement derrière l'horizon. La campagne provençale étalait ses charmes d'une fin d'été, mais nous ne prenions pas la peine de les admirer. Mon chauffeur avait le rire gêné. C'était un très jeune homme, un militant qui me conduisait à un dîner avec les

chefs de l'UDF. Déjeuner, dîner, routine de journaliste et de politique. Entre sympathie sincère et instrumentalisation réciproque. « On » m'a confié à un « jeune » qui n'a pas eu le choix. La discussion entre nous s'engage, moi pour dissimuler mon agacement, lui pour celer son embarras. On parle de tout et de rien, de politique, de Bayrou, de Chirac ; il me dit qu'il a lu et aimé mon livre sur le Président — il me plaît bien, finalement, ce petit ! Je pourrais être son père, même si j'ai des enfants beaucoup plus jeunes. La conversation devient plus personnelle. Je l'interroge sur ses études, ses ambitions. Ses femmes. Il se récrie. De femme, il n'en a qu'une, depuis six mois. Une militante aussi. Il est amoureux. Fidèle. Je joue l'incrédule, il insiste. Je me moque sur le registre de la complicité entre garçons, confiance entre mecs, une de perdue dix de retrouvées : « À ton âge, franchement, quel âge astu, vingt-deux, vingt-trois ? » Il se cabre, se justifie : « Avec mon ancienne petite amie, j'ai été infidèle, ça ne m'a attiré que des ennuis. Non, non, je ne recommence plus. » Je pouffe, goguenard. Je lui décris le ridicule d'une génération, la sienne, sagement accouplée à vingt ans comme on le serait à soixante ; je brocarde les garçons de son âge soumis au sentimentalisme des filles, un garçon, ce n'est pas ça, un garçon, ça va, ça vient ; un garçon, ça entreprend, ça assaille et ça conquiert, ça couche sans aimer, pour le plaisir et pas pour la vie, « ça n'a

pas de forteresse imprenable, seulement des fortes-resses mal assiégées » (Gérard Philipe dans je ne sais plus quel film de cape et d'épée que je devrais grâce à la sainte ORTF de mon enfance), ça prend et ça jette, un garçon, ça goûte sans s'engager, c'est dans le multiple et non dans l'unique, Casanova plutôt que la princesse de Clèves.

Sincèrement outré, il me lance : « Mais vous tenez vraiment un langage de macho ! »

Je ris. Jaune.

Je songe à l'extraordinaire destin de ce mot, « macho », cette géniale trouvaille linguistique des féministes dans les années 70 qui ont, avec un unique petit mot, transformé les hommes, tous les hommes, en accusés commis d'office, qui ont réussi à les inhiber, qui sont parvenues à renverser la vieille incantation séculaire « sois un homme, pas une gonzesse ! », qui ont transmuté l'éternel masculin en insulte. Un mot et la guerre linguistique fut gagnée. Il ne faut pas négliger les guerres linguistiques. Quelques années avant la Révolution, le mot « nation » avait peu à peu supplanté dans les esprits français celui de « roi ». On se battait de plus en plus pour la gloire de la nation, de moins en moins pour celle du roi. Pourtant, Louis XVI régnait encore.

Je lui jette, un brin méprisant : « Dans les années 70, on se faisait traiter de macho, mais c'étaient les filles qui nous insultaient ! Pas nos copains. Vous avez adopté le

langage des filles, vous avez intériorisé leurs comportements. »

Soudain plus grave, sans me regarder, comme s'il se parlait à lui-même : « Oui, mais nous avons tous été élevés par des mères célibataires, soixante-huitardes et féministes. On pense comme elles. Nos pères n'étaient jamais là. »

Son rire s'étrangle. Je n'insiste pas, ravale mes sarcasmes faciles de vieux con.

Décidément, cette nouvelle génération me poursuit. Plus tard, je reçois le courriel d'un jeune étudiant d'une école de cinéma. Il a adapté mon dernier roman, *L'Autre*, pour son examen de fin d'année. Je lis. Pas déçu. Je l'appelle, le félicite, l'invite. Nous discutons. Je lui avoue ma seule déception. Dans le roman, le héros, François Marsac, est un homme truculent, qui bouffe, boit et baise. C'est l'Amadeus de la politique. Bref, c'est Chirac. Je reproche donc à mon jeune interlocuteur d'avoir évité les scènes de fesse. D'avoir édulcoré le récit, émasculé mon héros. Perfide, je lui demande s'il s'agit d'une réserve personnelle ou d'un puritanisme générationnel. Il ne sait que me répondre. Me promet d'y réfléchir. Près d'une semaine après, je reçois ce courriel :

Cher Éric,

Je me suis accordé le temps de la réflexion pour répondre à votre épineuse question. Au final, si je

manque cruellement de perspective pour émettre un jugement sur ma génération, il me semble tout de même pouvoir observer les choses suivantes :

Le rapport homme-femme a profondément changé. Pour de multiples raisons mais la plus intéressante étant celle-ci : votre génération avait à faire face à un discours féministe alors que la mienne a été élevée par les mères qui tenaient ce discours. Moralité, le discours a été intégré et les femmes sont tout à fait aux commandes dans le secteur, disons de la séduction. Elles l'ont probablement toujours été mais avant les hommes n'avaient pas peur « d'aller au combat ». Je ne pense pas par exemple que Casanova soit un héros d'aujourd'hui. C'est encore un fantasme masculin mais avec de moins en moins de passages à l'acte. C'est peut-être ce qui me gênait dans certaines scènes du livre, que les hommes puissent ainsi affirmer leur domination. Sans lutte ni états d'âme. Cela paraît trop facile !!!!!!!!!

Par ailleurs l'époque aime la transparence. Plus que votre génération peut-être, tout se sait vite et on doit potentiellement être capable de rendre des comptes à tous. Et je pense que cela effraie. Curieux quand on pense à la quantité de sexe sur les écrans, aux discours à la radio, etc., mais je pense qu'il y a une très grande libération en surface et qu'en pratique tout est beaucoup plus compliqué pour chacun. Douce hypocrisie.

Maintenant, je projette peut-être sur toute une génération mes soucis et ceux de mes meilleurs amis.

À très bientôt.

Je regarde au journal de 20 heures un reportage sur Laure Manaudou. Nous sommes à l'automne 2004. La championne olympique de natation vient de ren-

trer en France après ses exploits en Grèce. C'est le temps des vacances, de la détente. Elle a rejoint son petit ami, un prof de natation. La musculeuse jeune femme déambule au milieu des nageurs. On interroge le « petit ami », on lui demande si sa vie a changé, si ses relations avec la championne se sont transformées, le regard des autres, etc. D'une voix douce, il a cette réponse qui me stupéfie : « L'essentiel, c'est notre histoire d'amour ; l'important, c'est qu'elle se poursuive. » Je pense à mes sympathiques correspondants. Ils ont raison, les garçons d'aujourd'hui sont plus près de la princesse de Clèves que de Casanova. Des femmes charmantes. J'ai appris depuis lors que ce jeune homme si romantique s'était également révélé fort âpre au gain, s'efforçant de rentabiliser, avec la complicité de l'« agent » de la demoiselle, l'exploit sportif de sa tendre championne, la détournant volontiers de l'austère chemin des bassins pour celui des plateaux de télévision et des agences de publicité. En somme, mêlant sentimentalisme et cupidité, il se comportait exactement comme les femmes dans les films français des années 30. Le jeune homme fut chassé, avec l'« agent », par des parents sourcilleux et prévoyants. Comme une maîtresse de jadis, cupide et dangereuse.

Une amie me glisse une interview d'Éric Cantona dans *Vogue*. On lui demande : « Quelle est pour vous la femme idéale ? »

— La femme idéale, ça serait un travesti, parce qu'il a un peu des deux. »

Éric Cantona est un footballeur français qui connut son heure de gloire dans les années 90. Il était aussi célèbre pour ses arabesques balle au pied que pour son sale caractère, qui le poussait à insulter des arbitres, frapper un spectateur, ou traiter de « sac à merde » un sélectionneur de l'équipe de France. Un grand talent de footballeur par ailleurs. Brocardé pour ses postures de peintre ou de poète, il ne fut jamais aimé dans le « petit milieu » du football français, s'exila en Angleterre, où il devint une icône. Cantona se veut un sportif atypique, en prise sur son époque. D'autant plus aliéné par l'époque, donc. Le statut du footballeur a beaucoup changé depuis quinze ans. Naguère, c'était un ouvrier qui avait réussi à sortir de sa condition ; un boxeur sans les coups dans la gueule. Platini et Rocheteau, dans les années 80, avaient encore ce statut. On ne connaissait pas leur femme, elles étaient des madame tout le monde. Depuis la mondialisation du football, leur fortune a explosé. Leur statut a changé. Ils sont devenus pour les garçons ce que les chanteuses sont aux filles. La Coupe du monde est devenue une immense et universelle « Star Academy ». Ils incarnent le bon côté de la société mondialisée, métissage et Ferrari. David Beckham (et sa femme) exploite froidement et rationnellement cette « peoplisation » du football.

Boucle d'oreille, vêtements raffinés, produits de maquillage sur la peau, Beckham est l'incarnation des nouveaux hommes féminisés, les fameux « métrosexuels ». Zidane a connu sa femme avant de devenir une star ; c'est pourquoi sans doute elle est une (charmante) madame tout le monde ; Zidane est une sorte de dinosaure dans son milieu. Pour les autres, les femmes ne suffisent plus, il leur faut des mannequins ; un des vainqueurs de la coupe du monde en 1998, Christian Karembeu, est marié à Adriana, un mannequin vedette venu d'Europe de l'Est, devenue célèbre grâce à la publicité des soutiens-gorge Wonderbra. Ils incarnent une sorte de couple improbable, un couple Benetton, archétype de fantasme politiquement correct du métissage. Un peu une resucée moderne de la belle et la bête, aussi. On a longtemps prêté à Barthez une liaison avec Linda Evangelista ; le meilleur joueur brésilien Ronaldo vient d'épouser un mannequin. Avec sa spontanéité habituelle, Cantona vend la mèche : ce n'est pas une femme qu'il veut, ce n'est pas une femme qu'ils cherchent tous, mais un travesti qui serait un peu des deux. Dans la vraie vie, ça s'appelle un mannequin.

Un mannequin, on croit savoir confusément ce que c'est. Une belle fille. Une grande fille. Un rêve de garçon qui a remplacé les stars du cinéma dans la fantasmagorie masculine. On n'a rien compris, rien

deviné, rien vu venir. C'est désormais dans les ateliers de haute couture que les docteurs Folamour de la beauté nous préparent le monde de demain. Dans une interview Karl Lagerfeld décrit ainsi les nouvelles beautés de quinze ans qui viennent surtout de l'Est : « Elles n'ont pas beaucoup de seins. Elles sont absolument impeccables, elles entrent dans les robes sans aucun problème. C'est difficile à expliquer, c'est une autre silhouette, une autre attitude du corps... Le corps "mode" d'aujourd'hui, c'est une silhouette faite au moule, d'une étroitesse incroyable, avec des bras et des jambes interminables, un cou très long et une très petite tête¹. »

Des mutantes. Avec des corps de garçons. Ces mannequins, à la si petite tête, qu'il trouve mélancoliques et pas très drôles, n'ont qu'une détestation : « C'est quand on les transforme en bimbos. » Horreur, des seins, un cul, un côté aguicheuse, trop sensuel, trop féminin : « C'est vulgaire. »

Plus loin, Karl Lagerfeld passe en revue les beautés de l'époque. De Jennifer Lopez, il dit : « Elle a un gros derrière, une jolie peau ; elle correspond au goût de l'homme de la rue. Car les mannequins qui marchent dans la rue, les hommes de la rue ne les regardent pas. »

1. Françoise-Marie Santucci et Olivier Wicker, « Karl Lagerfeld : "Des bras et des jambes interminables et une très petite tête" », *Libération*, 28 janvier 2005.

Enfin, quand on lui demande si, « à travers ses images publicitaires, il ne participe pas à une quête d'esthétisme, de maigreur et de perfection très névrotique pour beaucoup de femmes », il répond avec une rude franchise : « C'est l'histoire de l'apprenti sorcier. Je pousse ce que je crois correspondre à l'évolution de l'esthétique. Si ça entraîne des névroses, je n'y peux rien. »

C'est la vieille rengaine d'Oscar Wilde (Boileau le disait déjà) : « La nature imite l'art. » La nature féminine se transforme sous le crayon des créateurs de mode. L'époque aime à se moquer des corsets d'antan. Les corsets d'aujourd'hui sont autrement plus féroces. Ils travaillent sur la chair même, qu'ils modèlent à leur guise. Leur bistouri, c'est l'image. Ils entraînent l'humanité consentante vers des corps de femmes sans seins ni fesses, sans rondeur ni douceur, des corps de mec, longs et secs. Ce sont leurs fantasmes que les créateurs de mode imposent à l'humanité (encore une fois consentante), leurs fantasmes d'homosexuels (puisque l'énorme majorité d'entre eux le sont), qui rêvent davantage sur le corps d'un garçon que sur celui d'une femme. Ils l'ont toujours été, homosexuels, mais autrefois les grands créateurs se soumettaient à un modèle féminin, fantasmé par les hommes. Ce n'est plus le cas. Encore une fois, avec une rude franchise, Karl Lagerfeld dit tout : « Je crois qu'il ne faut pas trop personnaliser les dialogues avec ses supposées

À quoi ressemble l'homme idéal ? Il s'épile. Il achète des produits de beauté. Il porte des bijoux. Il rêve d'amour éternel. Il croit dur comme fer aux valeurs féminines. Il préfère le compromis à l'autorité et privilégie le dialogue, la tolérance, plutôt que la lutte. L'homme idéal est une vraie femme. Il a rendu les armes. Le poids entre ses jambes est devenu trop lourd. Certaines féministes se sont emparées de cette vacance du pouvoir, persuadées que l'égalité c'est la similitude.

Aujourd'hui, les jeunes générations ont intégré cette confusion. Les fils ne rêvent que de couple et de féminisation longue durée. Ils ne veulent surtout pas être ce qu'ils sont : des garçons. Tout ce qui relève du masculin est un gros mot. Une tare. Mais la révolte gronde. Les hommes ont une identité à reprendre. Une nouvelle place à conquérir. Pour ne plus jamais dire à leurs enfants : « Tu seras une femme, mon fils. »

**Éric Zemmour est grand reporter au *Figaro*,
spécialiste de politique intérieure.**

indigne


Collection dirigée par Clara Dupont-Monod

Eclairage neuf, liberté de ton : la Collection

Indigne offre un point de vue décalé et inattendu

sur les problématiques actuelles.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25744.8  02.06
ISBN 2.207.25744.4
10 €

